



UNIVERSAL IMAGES GROUP/REPORTERS

L'ex-libris de Simenon – “Comprendre, ne pas juger” – est résolument subversif dans un temps qui ne connaît ni l'oubli ni le pardon.

mais la rédemption surgit tout autant de cet univers. Cela a aussi une portée importante dans un temps qui charge la politique d'espairs immodérés. Quand vous lisez Simenon, vous vous rendez compte qu'il ne croit aucunement dans l'institution judiciaire ni dans les juges que l'on présente aujourd'hui comme les garants de la liberté du citoyen. Le juge n'est pour lui qu'un élément de la machine répressive; un petit bourgeois légaliste et méprisant qui ne comprend pas les criminels, alors que Maigret ou la police arrivent à les rejoindre et à avoir quelque chose de commun avec eux. Voilà ce qu'il y a chez Simenon: cette idée que le salut vient de l'intime, ainsi qu'une absence complète d'illusions, une très grande réticence à l'égard du jeu de tous les pouvoirs.

Déjouer les illusions, est-ce cela qui rend la littérature dangereuse, c'est-à-dire utile et subversive ?

Oui, mais ceci m'amène cependant à distinguer deux choses. La littérature est un danger quand elle se fourvoie, quand elle se met au service d'une idéologie, qu'elle n'a plus la vérité comme horizon, quand elle conduit l'écrivain à assumer la posture de l'intellectuel-prophète soucieux de guider le bon peuple vers des lendemains qui chantent. Elle est alors d'autant plus dangereuse qu'elle est captieuse, tentatrice, que son attrait est un poison. Pour que la littérature soit utile, il faut au contraire qu'elle rompe avec ce qu'Orwell appelait “les nauséabondes petites orthodoxies qui se disputent notre âme”. Si la littérature rompt avec cela, elle est dangereuse à un ordre que nous ne pouvons accepter, sauf à renoncer à notre salut personnel.

Mais qu'est-ce qui fait qu'une littérature puisse être utile ? Sa forme, son propos ?

Les deux, ainsi que des qualités de substance qui,

mon avis, ont à voir avec le Beau. Ces qualités de substance relèvent d'abord du regard particulier que porte l'écrivain sur les choses. Ce regard qui, bien que particulier, vous fait dire, quand vous lisez un roman: “Mais c'est tout à fait ça”. Ce “Mais c'est tout à fait ça” nous introduit à l'idée de la commune nature humaine. Le paradoxe, c'est que les écrivains témoignent de cette nature humaine en cultivant leur propre regard, leur propre singularité. Ils n'y parviendraient pas en rédigeant un tract, en y théorisant que les hommes sont tous frères ou en nous bassinant les oreilles avec le vivre ensemble. Simenon est encore, je pense, un des auteurs les plus lus au Japon alors qu'il parle de choses qui sont quand même extrêmement françaises: son regard particulier nous permet d'accéder à l'universel.

Cet attachement à la particularité, à la singularité des êtres, est-ce un des points les plus subversifs de la littérature, alors que nous aimons tant classer, qualifier, quantifier ?

J'en suis absolument convaincu. L'autre point subversif qui lui est lié est la compassion. Par compassion, je ne parle pas de cette espèce de compassion abusive à l'égard des victimes; plutôt de la compassion à l'égard de la nature humaine, coupables inclus. L'ambiance victimaire générale procède de la même dynamique que j'évoquais tout à l'heure: du fait de ne pas pouvoir admettre l'existence du mal. Parce qu'on ne peut pas l'admettre, nous recréons éternellement la théorie du bouc émissaire de René Girard, avec des victimes parfaitement pures et des coupables parfaitement coupables. C'est là où Simenon est extraordinaire, tant il est en rupture radicale avec cela: il témoigne avec

compassion de l'entremêlement du mal et du bien dans chaque destinée. Cela m'a frappé récemment en relisant les *Illusions perdues*. Balzac pose un regard singulier et lucide sur l'avènement d'une société de l'intérêt sous la Restauration. Tout s'y vend, tout s'achète. Les journalistes sont vendus, les éditeurs aussi, les actrices, le grand monde, le bas peuple... Il n'y en a pas un pour racheter l'autre. À l'intérieur de cette société de l'intérêt, Balzac décrit de manière saisissante l'angoisse profonde qui anime chacun de ses membres et les fait consentir au mal.

“Les auteurs que j'aime sont des auteurs qui se sont refusés à vivre ailleurs que dans le déchirement intime du cœur et de la raison.”

Et on a l'impression qu'il ne les juge pas. L'ex-libris de Simenon était “comprendre, ne pas juger”. Cela aussi est subversif dans un temps qui ne connaît ni l'oubli ni le pardon. La littérature conserve donc ensemble les dimensions du cœur et de la raison, pour reprendre les mots de Pascal. Une littérature utile est en ce sens une littérature qui porte témoignage du cœur divisé de l'homme et de la société. Les figures littéraires que j'aime, de Hugo à Joyce, de Simenon à Julien Green,

sont des figures qui se sont refusées à vivre ailleurs que dans ce déchirement intime du cœur et de la raison.

Vous parlez aussi de l'enchantement littéraire...

Oui, la littérature est subversive car elle s'attache au singulier et au fait, car elle porte un regard de compassion mais aussi parce qu'elle participe au réenchantement du monde. C'est ce qui m'a rendu très sensible au surréalisme. Il a des côtés enfantins, puérils, étranges, mais il porte également une puissance de réenchantement, le fait de ne pas s'arrêter aux apparences, la faculté de regarder au-delà.